

*Marianne PIERSON-PIÉRARD*



Photo : © A.M.L.

**Par Robert FRICKX**

PROVINCE DE LUXEMBOURG  
*Service du Livre Luxembourgeois*



**En dépit de sa simplicité apparente, de son évidente discrétion, l'œuvre de Marianne Pierson-Piérard ne manque ni de gravité ni de profondeur. Sans doute son univers romanesque gravite-t-il incessamment autour d'elle-même; sans doute est-elle présente dans la plupart de ses livres. Mais la richesse de son monde intérieur suffit pour assurer à son œuvre sa diversité et son intérêt.**



## ***Chronologie***

**1907** : Naissance à Frameries, le 9 juin, de Marianne, Louise, Mélisande Piérard. Elle est la fille de Louis Piérard, né à Frameries en 1886, mort à Paris en 1951, homme politique, journaliste, écrivain, député socialiste de Mons à partir de 1919. Marianne vouera toujours à ce père hors du commun un amour mêlé d'une grande admiration.

**1907-1914** : Petite enfance à Mons, boulevard Dolez, puis à Bruxelles, successivement rue du Tyrol (1911) et avenue Victor Rousseau (1914).

**1914** : Lors de l'invasion de la Belgique, Marianne émigre aux Pays-Bas, en compagnie de ses parents et de sa sœur, née en 1911.

**1916** : Naissance, à La Haye, d'une seconde sœur.

**1918** : Sans attendre la fin de la guerre, la mère de Marianne décide de rejoindre son mari, correspondant de guerre pour plusieurs journaux, qui se trouvait alors à Ville d'Avray (Seineet-Oise). La fillette suit les cours du lycée de Saint-Cloud. Retour à Bruxelles en décembre. Marianne s'inscrit au lycée de Saint-Gilles pour y poursuivre ses études (humanités classiques).

**1918-1926** : Marianne accompagne son père dans ses nombreux voyages : Paris, Londres, Prague, l'Algérie, les États-Unis.

**1926** : La jeune fille s'inscrit à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université libre de Bruxelles, mais elle abandonne ses études avant d'aborder la première licence.

**1931** : Le 7 octobre, elle épouse Marc-Antoine Pierson, né à Wetteren le 26 mars 1908. Deux enfants naîtront de cette union : Marie-Claire, le 19

septembre 1932, Paul-Louis, le 27 janvier 1936. Après avoir mené une brillante carrière politique (il fut Ministre d'État), Marc-Antoine Pierson s'éteindra à Bruxelles le 5 septembre 1988, sept ans après son épouse.

**1936** : En collaboration avec son mari, Marianne Pierson-Piérard publie *Nous ou Le député Piret dans ses terres*.

**1938** : Elle signe son premier roman, *Milie*, qui lui vaut le Prix du Brabant. Sa vie, désormais, se partage entre l'écriture, l'éducation de ses enfants et les mondanités qui lui impose la carrière de son mari.

**1956** : Marianne Pierson-Piérard accomplit, en septembre et en octobre, un long périple en Chine; ce voyage lui fournira la matière de plusieurs livres. Son œuvre littéraire se poursuit, entrecoupée de nombreux déplacements à l'étranger. Elle obtient successivement le Prix Marguerite Van de Wiele pour *Dora* (1951), le Prix de la Société des Gens de lettres et le Prix Maurice Malherbe pour *Entre hier et demain* (1967), le Prix Félix Denayer pour *Les cloches d'Ostende* (1970), le Prix Charles Plisnier pour son essai sur *La vie passionnée de Katherine Mansfield* (1979), enfin le Prix Katherine Mansfield pour sa nouvelle *La nuit de Verdun* (1981), extraite de son recueil *D'enfance et d'ailleurs* (1978)

**1981** : Au cours d'un cocktail organisé en octobre par le «Groupe du Roman», Marianne Pierson est victime d'une congestion cérébrale; elle meurt le 28 octobre sans avoir repris connaissance.

## **Bibliographie**

Romans-nouvelles :

- *Nous ou Le député Piret dans ses terres*, roman, en collaboration avec M.-A. Pierson, Bruxelles, Office de publicité, 1936. 11-illustrations de Jean Dratz.
- *Milie*, roman, Bruxelles, Labor, 1938. Prix du Brabant.
- *Inconstances*, roman, Paris, Corrêa, 1946.
- *Dora*, roman, Bruxelles, Labor, 1951. Prix Marguerite Van de Wiele.
- *Les beaux étés*, nouvelles, Bruxelles, À l'enseigne du chat qui pêche, 1954. Illustrations d'Ange Rawoe.
- *Le tour de soi-même*, roman, Paris, Debresse, 1957.
- *La rose amère*, roman, Bruxelles, La renaissance du livre, 1963.
- *Un petit mas au pied des Alpilles*, roman, Bruxelles, Audace, 1963.
- *Plages*, nouvelles, Bruxelles, Éd. du large, 1964.
- *La rosa amara*, roman, Rome, Fazzi editore, 1966.
- *Entre hier et demain*, roman, Paris, Stock, 1967. Prix de la Société des Gens de lettres, Prix Maurice Malherbe.
- *Les cloches d'Ostende*, nouvelles, Bruxelles, Louis Musin, 1970. Illustrations de Serge Creuz. Prix Felix Denayer.
- *Oslo au mois d'août*, roman, Nivelles, La Francité, 1971.
- *La dernière journée*, nouvelles, Paris, Librairie Saint-Germain-des-Prés, 1974. Frontispice de Jean Ransy.
- *Le premier été sans Fabienne*, roman, Bruxelles, Labor, 1975.
- *Être et avoir été*, nouvelles, Sherbrooke (Québec), Antoine Naaman, 1977.
- *D'enfance et d'ailleurs*, nouvelles, Bruxelles, Louis Musin, 1 978.

Essais :

- *La Chine à bâtons rompus*, Bruxelles, Vermaut, 1957.
- *Neel Doff par elle-même*, Bruxelles, Esseo-Ontwikkeling, 1964 .
- *Maud Frère*, Bruxelles, Pierre de Méyère, 1966.
- *Trois cent trente-deux lettres à Louis Piérard*, précédées de *Mémoires intérieurs*, Paris, M i nard, 1971 .
- *La vie passionnée de Katherine Mansfield*, Bruxelles, Labor, 1979. Prix Charles Plisnier.

Theâtre :

- *La Frangimani*, Bruxelles, Labor, 1960.

Traductions :

- Langston Hugues, *Poèmes*, Bruxelles, Le flambeau, 1930.
- John Latouche et André Cauvin, *Congo*, Amsterdam, Elsevier , 1949.

Bibliographie critique :

A. -M. Trekker, *Marianne Pierson-Piérard*, dans A. -M. TREKKER et .J. -P. VANDER STRAETEN, *Cent auteurs*, Nivelles, Ed. de la Francité, 1982, p. 369-362 .

*Marianne Pierson-Piérard*, Court-St-Étienne, *Les Cahiersdu Groupe*, n° 17 , 1983.



## ***Texte et analyse***

*Je souris, tout recommence, tout continue. Demain, je serai devant ma page blanche. Germaine en profitera pour venir nettoyer les vitres de ma chambre et m'entretenir des mille soucis du ménage. Les enfants passeront me voir, parcourront la maison – à la recherche de quel horizon perdu ? – me confieront leurs problèmes, me demanderont de garder leur gosse, puis s'en iront en méprisant mes conseils, en critiquant ma façon d'élever les enfants, ma mère me téléphonera pour se plaindre de n'avoir pas eu de mes nouvelles depuis quarante-huit heures; Simone viendra me raconter la dernière vilénie de son ex-mari et quêter ma compassion; Colette, Françoise auront un anniversaire, un enfant malade, un souci à me faire partager; Gilbert m'appellera dix fois, vingt fois, pour un renseignement, une adresse dont il a besoin, un objet qu'il ne retrouve pas, m'annoncer qu'il sort, qu'il est rentré, s'assurer que je suis là, toujours là, pour lui avant tout autre. Comment pourrais-je vivre autrement ? C'est cela ma vie, ces présences continues, exigeantes et sollicitées, ces parties de moi-même sans cesse regroupées .*

*Je n'ai que faire de solitude. La mort sera ma solitude, et l'éternité mon repos, ma trop réelle indifférence.*

***(Entre hier et demain, Paris, Stock, 1967, p. 171.)***

Situation de l'extrait :

Il s'agit de l'épilogue de ce bref roman, qui raconte la fugue d'une femme d'âge mûr, après une scène violente avec son mari. Une nuit de réflexion suffit à lui faire prendre conscience de sa folie. De Paris, elle téléphone à Gilbert, qui lui répond : « J'arrive. » Rentrée au domicile

conjugal, elle renoue avec son existence paisible, rassurante, mais semée d'obligations mesquines qui la distraient de son métier d'écrivain.

Idée générale :

Évocation des mille petites servitudes qui meublent la vie quotidienne de la narratrice. Ces contretemps l'empêchent de se consacrer librement à sa vocation de romancière. Toutefois, elle reconnaît que ces menus soucis constituent la trame de son existence et l'empêchent de ressentir la solitude. C'est pourquoi l'extrait ne laisse transparaître aucun sentiment de révolte, aucune irritation profonde. Le ton est celui de la résignation, d'un bonheur tranquille, fait de dévouement et d'abnégation. Sans rien enlever au texte de sa gravité, une ironie légère contribue à l'impression générale de douceur et de sérénité qui s'ert dégage.

Structure :

On peut distinguer trois parties dans l'extrait :

- a) la litanie des contraintes journalières, des menus faits qui distraient l'héroïne de son travail d'écrivain ;
- b) l'aveu de la narratrice, qui reconnaît qu'elle ne pourrait vivre autrement, que ces petites servitudes ont fini par constituer l'essence même de son existence et qu'elle trouve, dans le besoin qu'ont ses proches de sa présence, la satisfaction de se sentir utile ;
- c) l'idée qu'elle s'accommoderait mal de la solitude, la vraie patrie de la solitude est la mort; l'éternité, celle de l'indifférence et du repos obligé

.

Commentaire suivi :

Le texte s'ouvre par une proposition composée de trois syntagmes

verbaux séparés par une simple virgule. Les deux derniers constituent l'explication du sourire de la narratrice. *Tout continue* corrige, en quelque sorte, *tout recommence*; il n'y a pas de véritable solution de continuité entre le passé et l'avenir. Au présent de l'indicatif succèdent une série de futurs simples qui marquent le côté prospectif du constat dressé par l'héroïne; elle a d'autant moins de difficulté à imaginer ce que sera sa vie, dès le lendemain (*Demain*), que celle-ci s'inscrira dans le prolongement naturel de ce qu'elle était, avant l'hiatus de la fugue.

Vient alors l'énumération des petites corvées morales ou matérielles qui empêcheront la narratrice de se livrer à son travail d'écrivain, symbolisé par l'expression convenue de *page blanche*. Germaine - la femme de ménage - profitera de l'apparente inactivité de sa patronne pour l'assourdir de son bavardage. Les enfants *passeront la voir* sans s'attarder, troublant l'harmonie de la maison par leur agitation que l'héroïne attribue (mais n'est-ce pas une illusion de son cœur de mère ?) à la nostalgie de leur enfance. Ils lui confieront *leurs problèmes* et peut-être leurs enfants, sans lui dissimuler qu'ils n'apprécient pas ses méthodes éducatives. Dur métier que celui de grand-parent. La résignation de la narratrice se teinte d'une légère rancœur, que rend notamment sensible l'utilisation du mot *gosse*.

Après le passage des enfants, c'est l'appel téléphonique de la mère; la tyrannie affective de cette dernière est soulignée par la précision temporelle *quarante-huit heures*. Puis, ce sont les amies, les parentes, qui viendront faire partager à la narratrice leurs soucis ou leurs déceptions. Enfin, la sollicitude affectueuse de Gilbert, le mari, est évoquée de manière très réaliste dans les lignes suivantes, on notera la progression *dix fois, vingt fois*, précisions manifestement exagérées, mais qui trahissent l'impatience indulgente de la romancière. Gilbert est présenté comme un grand enfant distrait, réclamant sans cesse le concours de son épouse, éprouvant le besoin permanent de s'assurer qu'elle est présente, qu'il peut, à chaque instant, compter sur son aide. Son égoïsme transparait dans ces appels incessants, dont le but inavoué est de s'assurer que sa femme est *toujours là, pour lui avant tout autre*. On notera que le développement, depuis *Les enfants* jusqu'à *avant tout autre*, est constitué d'une seule

phrase, dont les syntagmes sont séparés par le point-virgule, comme pour souligner la continuité, la succession ininterrompue des actions rapportées, et créer, finalement, une impression de prolifération, voire de saturation; on a le sentiment que la narratrice ne dispose plus d'un seul instant de répit. C'est évidemment le but de cette énumération de tracasseries successifs; même si les différents appels sont entrecoupés de pauses, le travail de la romancière, sans cesse interrompu, n'y trouve aucune possibilité de s'accomplir; c'est que, contrairement au travail manuel, la création littéraire a besoin de réflexion et de recueillement. Avec *Comment pourrais-je vivre autrement ?* commence la conclusion du texte (et, d'ailleurs, du roman tout entier), ce développement constitue la contrepartie de l'évocation qui précède. À l'irritation légère, tempérée par l'ironie, qui s'exprimait dans la première partie de l'extrait, succède, dite sur un mode beaucoup plus grave, l'aveu de la narratrice : ces contretemps lui sont nécessaires, ils constituent la trame de son existence, sans eux, sa vie lui paraîtrait vide, inutile.

On notera les trois adjectifs *continuelles*, *exigeantes* et *sollicitées*; le dernier exprime bien la volonté de l'héroïne, non seulement de ne pas repousser ces présences, mais encore de les encourager. Le roman se termine par une réflexion d'ordre moral ou philosophique : cette agitation constante, ce bourdonnement de ruche, a du moins l'avantage de protéger la narratrice contre la solitude. La solitude, dans son esprit, se confond avec la mort. Le repos, c'est dans l'éternité qu'elle le trouvera, de même que l'indifférence, À choisir entre repos et fatigue, mieux vaut encore la fatigue qui, du moins, procure la sensation d'être vivante. On notera la détermination *trop réelle indifférence*; elle permet de mesurer la distance qu'il y a entre une indifférence simulée, passagère, nécessaire dans la mesure où l'être humain ne peut prendre en charge tous les malheurs de ses proches, et l'indifférence *réelle*, obligée et irrémédiable qu'apporte la mort.

Conclusion : L'analyse fait bien apparaître le dessein de l'auteur, qui est de nous montrer, par le truchement de la narratrice, les contraintes

auxquelles doit faire face une femme écrivain, à la fois épouse et mère. Son inactivité apparente fait d'elle la cible idéale de son entourage : mari trop attentionné, accapareur et tyrannique; enfants égoïstes, gravitant sur une autre orbite, mais trouvant naturel de confier leurs enfants à cette grand-mère toujours disponible; serviteurs, amis, parents, voisins, vampires suceurs de temps, seulement préoccupés de leurs problèmes. Mais, à choisir, mieux vaut cette agitation, ce sacrifice, que la solitude et l'ennui.

L'écriture et le mouvement du texte mettent bien en relief les idées exprimées. Une phrase ternaire, d'un rythme très sûr, sert d'introduction au passage. Le reste du développement, écrit au futur énumère les menus obstacles familiaux que la romancière s'attend à retrouver et qui vont retarder son travail d'écrivain. Des points-virgules séparent les différents syntagmes, créant une impression d'accablement, d'oppression. Ce développement est parsemé de réflexions judicieuses et d'observations ironiques, notamment en ce qui concerne les enfants et le mari tyrannique. Succédant à cette longue énumération, quelques phrases brèves, parfaitement équilibrées, donnent au passage sa portée philosophique.

On voit quel parti l'auteur a su tirer d'un sujet apparemment banal et comment l'écriture, simple et dépouillée, traduit parfaitement son dessein.



## *Choix de textes*

*Alors, avec Johnny ? S'il n'a pas voulu coucher avec toi, c'est parce qu'il t'aime ? « La femme de sa vie ». Mais oui, il a dit cela. Et quoi encore ? « Changer d'air, ne plus te voir. »*

*C'est de l'amour, non ? Et cette main qui a pris la tienne à travers la table, et ce bras qui serrait le tien dans la nuit d'Oslo ?... Et ce banc du ponton où il ne voulait plus te lâcher...*

*Trente ans, toute la vie devant toi ? Est-ce possible ? Alors que tu as toujours pensé : « Trente ans et toute ma vie derrière moi !... »*

*Il doit avoir raison. La plupart des femmes commencent seulement à vivre à ton âge. Oui, tu iras trouver Mallien. C'est ta planche de salut, Mallien. Il a toujours été gentil pour toi. Trop gentil, disaient les esprits mal tournés. Un peu vieux pour la bagatelle. Marié, en plus.*

*Les bagages sont faits. Il n'y a plus que la valise à boucler.*

*Dernière nuit dans cette chambre à six portes dont aucune, sois sans crainte, ne s'ouvrira.*

*Et demain, ce sera ta chambre à la Malouinière : un lit-bateau, un papier-cretonne défleuri, les nids sous la corniche et le ramage des oiseaux au petit jour. Quoi de mieux ? Une garde-robe avec tes frusques, une commode avec ton linge, une glace sur pied où tu te regardes à loisir, sans trop savoir si tu es belle au laide, une vieille armoire déglinguée avec tes livres, tes anciens cours, tout un fatras de souvenirs que tu n'as pas encore pris le temps de détruire ; un fauteuil boiteux, un secrétaire bancal, résidu de quel mobilier familial ? Tes meubles à toi, ceux choisis par Jean-François, sont au garde-meubles, à Lille, « Si un jour tu te remarques, t'a dit ta belle-mère. »*

*Oui, demain ta chambre à la Malouinière, ton petit univers calfeutré où tu vis à l'abri, sous la tutelle d'une brave femme qui, en fait, ne te veut que du bien.*

*Après-demain, tu conduiras tes enfants à l'école. Tu verras M. Godeau, l'instituteur de Nanou. L'enfant monte de classe avec lui. Tant mieux ! Le gosse l'adore. Tu lui parleras de ce caractère imaginatif de ton fils, de ses rêves qu'il prend pour des réalités, au point qu'il te raconte parfois des choses folles, ce qui fait dire à Mamy. « Comme il est menteur, ce petit ! » Toi, tu sais bien que ce n'est pas mentir. Il n'affirme pas ce qu'il sait être faux, il affirme ce qu'il croit être vrai. C'est tout différent.*

*Débattre de tout cela avec l'instituteur. Il sera flatté que tu l'entreprennes. Il rougira, comme toujours, quand tu lui parles. Encore un jeunot, ce Godeau.*

*Pour dimanche, Mamy aura sans doute invité ses intimes : le vieux peintre Meury qui a peint tous les mauvais tableaux de la maison, y compris le portrait de Jean-François; le notaire Rémond qui a repris l'étude, célibataire endurci qui vient vider les bouteilles de son prédécesseur... Cette MarieLaure qui a eu un jour le culot de te dire : « Mais c'est un beau parti, le notaire Rémond !... » Eh ! bien, voilà, c'est ce qu'il lui faut ! C'est elle qui est veuve, à présent. Toi, tu es une jeune fille indépendante, une créature libre qui a retrouvé le goût de vivre. Avec deux enfants !... Mais qui ne peuvent entraver ta liberté d'action. Tu vas travailler, préparer une thèse, voyager.*

*Il te faut de l'argent pour voyager ? Tu vas en gagner ! Le voyage à Paestum, en passant par Rome où Johnny t'attend... « Come va, Tantine ? On déjeune ensemble, place Navone. On va se promener au Trastévère, rêver sur le mont Palatin, tremper nos mains dans la Fontaine de Trévi, nous asseoir parmi les fleurs, sur les marches de la place d'Espagne... Et voici le soir tombant sur la ville. Il fait noir sous les arbres du Pincio... « Je t'aime, Tantine » – « Et Brigitte, et Simonetta ?... » Ses lèvres sur les tiennes pour te fermer la bouche...*

*Voilà, tu fais comme Nanou, tu te racontes encore des histoires.*

*Nous voici plutôt sur cette petite île ridicule et froide où tout notre amour va se jouer, « Long Island » !*

*Où mène cette route macadamisée ? Nulle part. Si, au bord de l'eau, au bord du vide. Une grand'route pour n'aller nulle part, pour enjamber*



*une île, d'un vide à l'autre. « Je ne t'aime pas, Françoise; ou plutôt si, je t'aime; mais comprends-moi, il y a Brigitte et il y a eu Jean-François »*

*Eh ! oui, Jean-François, il y a eu toi. Mais à présent que te voilà mort, tu ne peux pas m'empêcher de vivre, tout de même ! Il n'y a pas de raison que je te reste fidèle, puisque tu n'es plus là pour en souffrir. Il y a plus ! Quel homme serais-tu devenu ? Et moi, quelle femme, auprès de toi ? La plupart des femmes restent fidèles à l'homme qu'elles ont choisi parce qu'elles n'admettent pas qu'il ait pu changer; et elles exigent, en retour, cette fidélité pour une image d'elles-mêmes qu'elles ne sont plus, qu'elles n'ont peut-être jamais été: l'amour préfabriqué, l'amour chantage, l'amour slogan...*

*L'amour tout court, l'amour sans phrases et sans raison, qui vous tombe dessus au moment où l'on s'y attend le moins et auquel il faut faire un sort, bon ou mauvais...*

*Je te suis toujours fidèle, Jean-François, fidèle à ton ombre. La foi jurée, nous avons fait semblant d'y croire, Johnny et moi... lui, plus que moi.*

*Le carillon de l'Hôtel de Ville vient de sonner un coup. Est-ce une heure du matin ? Est-ce la demie de deux ?*

*Vas-tu passer la nuit à dresser, une fois encore, de faux bilans ? « Ma vie... », dis-tu. Quoi, ta vie ? N'est-elle pas à faire comme toute vie, au jour le jour ? Avec son ennui, ses plaisirs, ses chagrins, ses regrets, ses remords et son tenace espoir, en dépit de tout...*

*Le sommeil te gagne. Cherche encore ! Y a-t-il autre chose ? Oui, parfois, rarement, un peu de contentement de soi qui fait qu'alors on s'aime soi-même, un peu... « Beaucoup, tendrement, pas du tout... » Tes pensées vont à vau l'eau, ma fille !... Les grandes marguerites que tu effeuilles pour tes gosses, ou pour toi... le coin des mûres... la Malouinière...*

*Élever des enfants, pleurer un mari, d'autres ont fait cela avant toi et, brusquement, quelque chose s'est produit, dans leur quotidienne existence, qui a orienté leur destinée. Toute une vie encore à réaliser...*

*Au bout d'un temps qui me parut long, Karl me dit, toujours sans me regarder:*

*— Maintenant que vous savez ce dont je suis capable, je voudrais, moi, apprendre quelque chose de vous, car j'ignore tout de vous... Êtes-vous libre ? Aimez-vous quelqu'un ?*

*Sa question me surprit. Certes, il y avait Bauchamps... Depuis dix ans que nous travaillions ensemble, moi faisant tout le travail, pour lui permettre de consacrer son temps à la politique... Une excuse, la politique, un alibi pour s'enivrer... Il échouait d'ailleurs à toutes les élections. Il avait beau changer de parti... Très vite, je l'avais méprisé, mais jamais je n'avais pu, je n'avais voulu me débarrasser de lui. Les gens qui s'étaient, au début, demandé s'il m'épouserait, ne se le demandaient plus. Tout le monde, à présent, se disait que Bauchamps n'était pas fait pour le mariage. Je savais moi qu'il n'était pas fait pour l'amour. Quand il lui arrivait encore de s'attarder chez moi, c'était plus pour mon whisky que pour moi-même et j'étais tout heureuse de le guider gentiment vers la porte, la bouteille finie... Pauvre Pierre ! Je ne pensais jamais à lui qu'en ces termes, tandis qu'il pensait sans doute, de son côté : « Pauvre Nicole ! »... Nous étions décidément faits pour ne pas nous entendre et nous nous entêtions à nous prouver le contraire.*

*Je vis tout à coup, devant moi, un homme au visage tendu qui attendait une réponse. Quelle réponse ? La réponse même de ma triste existence. Pouvais-je avouer qu'à trente-huit ans j'étais libre, que je n'aimais pas, que je n'avais jamais aimé ? À quel point d'ailleurs était-ce vrai. ?*

*Je répondis très vite, pour ne plus, y penser :*

*— Je ne suis pas libre.*

*Je vis son visage se crispé en un lamentable sourire, un sourire qui pouvait être aussi bien une grimace pour pleurer. Il me prenait l'envie de le serrer dans mes bras, de l'embrasser et de le consoler comme un enfant malheureux.*

*Mais je ne pouvais revenir sur cette réponse, une réponse qui laissait les choses bien en place.*

*Mon père avait coutume de dire : « L'église doit rester au milieu du village. » C'est avec toute une série d'adages de cette sorte que mon éducation, malgré moi, s'était faite.*

**(La rose amère, p. 80-81.)**

*Madame Julius hantait volontiers les milieux littéraires, moins par goût de la littérature que par goût de la faune étrange que représentaient pour elle les littérateurs. Elle ne manquait pas une réception à l'Académie, une séance de signature, une soirée poétique, un voyage d'écrivains... Elle offrait son salon – sans qu'on l'eût jamais accepté, je crois – pour des séances littéraires et se réjouissait de loger, à l'occasion de rencontres internationales, le poète que l'on ne savait où placer. Peu importe qu'il parlât le hongrois ou le japonais, il figurerait sur son joli carnet relié de cretonne fleurie et ajouterait un nom illustre, ou en passe de le devenir, à tous ceux qu'elle collectionnait. Madame Julius avait un carnet d'autographes comme les petites filles de jadis avaient un carnet de poésies pour cultiver dans l'ombre, sous forme de vers de caramels ou de dessins mal venus, des amitiés aussi vagues que proclamées « éternelles ». Les autographes de Madame Julius, pour la plupart illisibles et reflets de gloires souvent obscures, s'épanouissaient ainsi dans le jardin secret de sa vie.*

**(Les vingt ans de madame Julius -  
La dernière journée, p. 121.)**

*J'étais descendue au village pour y faire quelque emplette (un peu de fromage de Hollande que la vieille Palmyre vous coupe en appliquant la boule, comme un pain, sur sa poitrine et en y traçant une croix avec son couteau), prétexte surtout à une longue promenade, car je rentre toujours*

*chez moi en faisant le « grand tour », une heure et demie de marche par monts et par vaux, en évitant les hameaux.*

*J'aime ainsi marcher seule. dans la campagne.*

*J'ai longtemps rêvé du compagnon idéal, de celui qui marcherait du même pas que le mien, verrait ce que je vois avec les mêmes yeux. Je sais à présent que ce compagnon n'existe pas. Il n'y a pas deux personnes, dit-on, qui présentent les mêmes empreintes digitales. Il n'y en a pas deux, non plus, qui marchent du même pas, qui voient dans un paysage, les mêmes signes, les mêmes reflets. À chacun, aussi, selon sa faim de mouvement et d'espace. Seule, je vais où je veux, m'arrête quand je veux, me grisant aussi bien de la pluie que du soleil, m'attachant à de simples découvertes : un hérisson dans une haie, un crapaud dans une ornière, une branche morte que signerait volontiers un sculpteur abstrait... Et je pense à mille choses, absurdes ou réelles.*

*(À travers champs - **La dernière journée**, p. 55.)*

*Sans cesse mon esprit revenait à cette clinique, à cette mort sans rémission. Qu'un miracle, me disais-je, la transporte tout à coup ici, sur cette plaque de mousse tendre, sous la voûte transparente de ces feuilles, hors de cette atmosphère irrespirable où le chlore et l'éther l'embaument déjà de leur odeur de mort, revivrait-elle? Pas plus que je ne rajeunissais, moi dont l'heure était, comme la sienne, marquée au cadran de l'éternité et qui ne traînait déjà ici que ma survivance.*

*(Le vœu - **La dernière journée**, p. 74-75.)*

*Quand on parvient à un certain âge, la vie n'est plus qu'un puzzle, une longue patience qu'on a élaborée au jour le jour et que l'on brouille au gré de la mémoire pour la refaire morceau par morceau.*

*Qu'ai-je à chercher là, dans cette zone vert clair d'une extrême jeunesse, ces éléments contournés qui, assemblés, recomposeront un temps oublié ?*

*Oui, j'avais oublié ce coin perdu de ma vie, un petit pan de vie entre deux âges, celui qu'on dit « de raison » et celui qu'on pourrait appeler « de déraison » tant il comporte de folie.*

*Oui, j'avais oublié cet amour d'avant l'amour qui n'est que frisson d'âme, trouble sans profondeur, éveil en surface du cœur et des sens.*

*Puberté, puérité, âge ingrat, vague à l'âme, maladresse, rudesse, tendresse. Des mots approchent de leur signification évasive cette mesure pour rien. Quand vient le raz de marée, la lame de fond qui bouleverse l'être de fond en comble, il ne reste de ces vellétés amoureuses qu'un souvenir confus.*

*Nous avions quinze ans tous les deux, une dégaine de gosses qui n'ont pas fini de pousser, des bras et des jambes dont nous ne savions que faire, le corps fagotté, les cheveux en désordre, les mains sales, une timidité maladive et de l'arrogance pour la combattre.*

*(Aliocha - **La dernière journée**, p.37.)*

*Nous restions deux touristes dans une chambre d'hôtel et faisons le point de nos randonnées déconcertantes à travers cette Campine qui avait changé de visage, s'était enrichie au-delà de toute espérance. J'étais venue attirée par une littérature populiste qui m'avait profondément émue et je ne m'en allais pas réconfortée. Au contraire ! Mystère du cœur humain. Je regrettais la bouse, le pain noir, l'impossible chaleur du feu de tourbe, l'homme à table et la femme debout le servant, les enfants croupissants, les odeurs et la promiscuité, les brutalités et la superstition, l'âpre visage d'un pays pas comme les autres.*

*Mais n'y trouvait-on pas aussi cet aspect de douceur et de tendre saison qui émanait des sapins de toujours, du sable tiède, des horizons fondus ? Je revoyais le canal, ses ronds sur l'eau, les poissons heureux, le temps radieux. Je gardais pour moi La Fontaine tout en laissant Du*

Bellay à Antoine : « Et plus que l'air marin, la douceur de Campine », récitai-je comme malgré moi, tout en pensant aux amoureux de la cascade.

Mon mari ne m'entendait pas. Il continuait d'épiloguer sur ce pays transformé comme s'il n'avait eu aucun lien affectif avec lui, en économiste froid et averti, me citant les usines, me parlant de leur rendement, des difficultés d'investissement... Je n'écoutais plus, je m'endormais.

— Se souvenir, c'est vieillir, me dit-il tout à coup.

Il enviait les gens qui vivaient sans mémoire, sans passé, faisant au fur et à mesure des années table rase de leur vie vécue.

— Il y en a, je t'assure.

Je balbutiais :

— Pas moi...

Moi qui avais, au long des temps, en bon jardinier, repiqué mes meilleurs jours comme on repique des fleurs pour doubler leurs corolles.

Cette velléité d'oubli, était-ce la condamnation de notre bonheur, sa relégation inconditionnelle ?

— Jamais je n'aurais dû revenir sur les lieux de mon enfance, me dit-il encore. À présent, je n'ai plus d'enfance.

J'avais pitié de lui. Je l'aimais. J'aurais voulu tout lui donner : le présent, le passé et l'avenir. Il n'avait plus de passé, et notre passé commun ne l'intéressait pas. Nous n'avions plus guère d'avenir. Restait le présent.

Nous fûmes cette nuit-là deux amants tristes.

(Antoine ou Le passé décomposé -Être et avoir été, p. 38-39.)

L'homme ne saura bientôt plus qu'il aime; de même qu'il ne connaîtra jamais de science intime qu'il a des enfants. Ce n'est pas comme pour la femme une connaissance viscérale .

Établi dans le mariage, il fait l'amour à sa compagne sans préméditation, chaque fois qu'il en a envie. Il retrouve alors ce moment, ce

sommet, cet abîme. Il s'exalte, il retombe, il s'endort, il oublie. Sa chair ne garde pas l'empreinte des caresses.

Dès qu'il a des enfants, aimer n'est plus pour lui qu'un fardeau quotidien. Il s'agit d'assurer sans faiblir la subsistance des siens. L'état civil lui a conféré un droit de propriété qu'il doit exercer au mieux. Pour ce conjoint, père de famille, l'amour est désormais, avant tout, un problème économique.

La femme, elle, si elle vit dans une perpétuelle attente, se nourrit aussi des moments vécus. Elle suppute et elle ressasse. Le temps qui passe est, pour cet esprit en mouvement, pour ce corps en éveil, moins fait de jours que de nuits. Tandis qu'elle reste en alerte, suspendue au souffle du mari, des enfants, les oreilles à capter les moindres bruits (elle sera toujours une insomniaque, passant des menaces insidieuses aux rumeurs joyeuses de sa vie), l'homme dort son sommeil réparateur. Au réveil, il retrouve ses préoccupations, reprend le collier, le carcan, le bât qu'il ajuste lui-même entre les ablutions et le petit déjeuner; et son épouse qui le voudrait libre – libre de ne penser qu'à elle, à leurs rendez-vous de la nuit –, chaque matin, lui reproche son asservissement.

Pour cette rebelle au sommeil, viennent parfois les nuits blanches, blanches parce que la lune est en son plein et qu'elle diffusera son éclat d'émail jusqu'au matin. Et qu'elle attire le corps des amants comme attire les marées. Les amants nus et blancs l'ont regardée longtemps par la fenêtre, blanche dans son halo blanc; blanche comme un camélia, blanche comme une hostie. Comment dormir par cette clarté lunaire quand la chair de la femme lève comme une pâte ?

Viennent ensuite les nuits noires, non de sommeil lourd et aveugle, mais d'angoisse exacerbée, parce que l'un ou l'autre du cercle d'amour a la fièvre, parce que l'un ou l'autre du cercle d'amour est menacé en sa réalité vivante. Nuits où l'on ne sait à quel saint se vouer et où tout en restant immobile entre les draps, le corps et l'âme se retournent dans les affres jusqu'à ce que l'aube apporte sa toute petite lueur d'espérance.

(Être et avoir été - Être et avoir été, p. 50-51.)





## *Synthèse*

L'œuvre de Marianne Pierson-Piérard est fidèle à l'image qu'elle donnait de sa personne : pudique et discrète, mais sans mièvrerie ni complaisance, d'une écriture sobre et naturelle, d'un ton juste et mesuré. Fidèle aux recettes éprouvées du roman psychologique, tel que le pratiquèrent les grands romanciers du début du siècle (Colette, Mauriac, Duhamel, Romains), elle vaut moins par l'originalité des thèmes et des procédés narratologiques que par l'observation minutieuse des caractères et des petits faits de la vie quotidienne. *Milie*, le premier roman de Marianne Pierson (1938), contient en germe la plupart des thèmes qu'elle abordera, avec plus de maîtrise, dans ses œuvres ultérieures : l'amour, la jalousie, la mort; l'enfance et l'adolescence, la vieillesse et la solitude; la vie du couple, la condition de la femme dans le mariage.

L'enfance apparaît sous des couleurs variées, au gré des nouvelles composées par l'auteur avec un souci évident de clarté et de vraisemblance; il s'agit le plus souvent de souvenirs personnels, racontés à la première personne, mais dont la nostalgie n'est pas toujours dépourvue de cruauté. Celle-ci pointe notamment dans *Suite enfantine* et dans *La leçon de piano*, deux récits du recueil *Être et avoir été* (1977), dans *Les révélations* et dans *La fin du monde (D'enfance et d'ailleurs)*, 1978), et surtout dans *Le noir paradis des amours enfantines (La dernière journée)*, 1974), qui, il est vrai, relève de la fiction, mais auquel l'emploi épisodique du JE confère un accent d'authenticité saisissant.

L'adolescence, quant à elle, occupe une place importante dans un roman comme *Inconstances* (1946). Elle est également présente dans plusieurs nouvelles des *Beaux étés* (1954), de *Plages* (1964), de *La dernière journée*, de *D'enfance et d'ailleurs*. Tirée de *Plages*, *Comment l'esprit vient aux garçons* évoque avec justesse les complexes et les malaises d'un adolescent en vacances avec son père et que sa sexualité

commence à tracasser, Mais c'est surtout la femme adulte, confrontée avec les difficultés de la vie et les servitudes inhérentes à son rôle d'épouse et de mère, que Marianne Pierson-Piérard évoque avec le plus de justesse. Une volonté païenne de bonheur anime ses héroïnes, de Milie à Françoise (*Oslo au mois d'août*, 1971), de Dora à Nicole (*La rose amère*, 1963); mais c'est dans *La Frangiomani* (1960), la seule pièce de théâtre que la romancière ait écrite, que cette volonté s'affirme avec le plus de violence, peut-être parce que le genre dramatique permet à l'auteur de se dissimuler derrière un personnage dont il n'est pas censé avaliser les propos : *On ne se damne pas quand on aime comme j'aime. On rejoint Dieu plus sûrement dans la volupté que dans la prière. Aimer, n'est-ce pas exalter au mieux ce bien précieux, ce bien unique que Dieu nous a donné, notre vie terrestre.* Cette recherche de la volupté, ou, plus fréquemment, de l'amour et de la tendresse partagés, débouche, la plupart du temps, sur un constat d'échec. *La rose amère* est l'histoire d'une brève rencontre, dans la froide lumière d'une Florence hivernale, entre une avocate célibataire et un écrivain autrichien marié; *Oslo au mois d'août* raconte la naissance d'un amour impossible entre une jeune veuve, murée dans ses principes bourgeois, et son neveu, le trépidant Jonhny, qui l'entraîne en Suède dans l'intention de la séduire. À cette vocation amoureuse de la femme, si difficile à réaliser déjà quand elle est « libre », le mariage n'apporte guère qu'une réponse insuffisante : *Être et avoir été* souligne, non sans ironie, le fossé qui sépare l'homme de la femme au sein du couple : *Dès qu'il a des enfants, aimer n'est plus pour lui qu'un fardeau quotidien. Il s'agit d'assurer sans faiblir la subsistance des siens. L'état civil lui a conféré un droit de propriété qu'il doit exercer au mieux. Pour ce conjoint père de famille, l'amour est désormais, avant tout, un problème économique.* Et pourtant, si grande que soit sa déception, si impérieux, par moments, son besoin de solitude (*La rose amère, Entre hier et demain, Être et avoir été*), la femme luttera de toutes ses forces pour maintenir l'équilibre du couple et défendre sa place auprès de l'homme qu'elle aime. La jalousie constitue le thème majeur de *Dora* (1951), mais on le trouve en filigrane dans presque tous les écrits postérieurs, et principalement dans *Entre hier et demain* (1967), sans

doute le meilleur roman de Marianne Pierson-Piérard. La finesse de l'analyse psychologique est encore soulignée par la ténuité de l'intrigue, la simplicité de l'écriture, l'absence de surprises et de rebondissements. Le livre n'est qu'un long monologue intérieur, une sorte de confession dans laquelle l'héroïne s'efforce de mettre de l'ordre dans ses idées. Une série de retours en arrière, de souvenirs heureux ou pénibles, émaillent le récit de cette fugue avortée, dont la dernière page est un petit chef-d'œuvre d'humour, de tendresse douce-amère et de philosophie souriante. Du reste, l'appétence de bonheur ne va pas, chez Marianne Pierson-Piérard, sans le sertiment poignant de la fin inéluctable. La mort est omniprésente dans son œuvre; souvent brutale, elle s'accompagne de résignation plutôt que de révolte, elle suscite moins l'indignation que la tristesse ou la mélancolie. Le recueil le plus frappant, à cet égard, est sans conteste *La dernière journée* où huit textes sur neuf ont la mort pour sujet. Mais elle menace ou frappe également les personnages d'autres récits : la jeune fille des *Cloches d'Ostende* ou les héros de *Fait divers*, *La mère de Timothée*, *L'homme qui venait du froid*. Est-ce l'idée toujours présente de la mort qui confère aux menues joies de l'existence leur pesant de saveur et de sens? Comme Colette ou Marie Gevers, Marianne Pierson-Piérard s'entend à réciter pour nous la litanie des bonheurs quotidiens. Mais il s'agit le plus souvent de bonheurs passés, de joies perdues avec l'enfance ou la jeunesse, Car s'il est un motif où l'auteur excelle, c'est celui de la nostalgie : regret d'un village, d'une maison, d'une chambre, souvenir ému d'une grand-mère, d'un ami d'enfance, d'une servante ou d'un chien. *Le village et les sortilèges*, dans *Les cloches d'Ostende*, *Antoine ou Le passé décomposé*, dans *Être et avoir été*, *La petite enfance*, dans *D'enfance et d'ailleurs* : autant de «pèlerinages aux sources», de retours sur soi-même, d'évocations mélancoliques. Avec l'âge, la nostalgie augmente, comme le goût de la confidence, sinon de la confession. Le moindre paradoxe de cette œuvre pudique, pleine de retenue et de réserve, n'est pas de nous introduire sans vergogne dans l'univers familial de son auteur : mari, enfants, petits-enfants, parents proches ou lointains tiennent souvent dans les nouvelles le rôle qu'ils jouent dans la vie, Tout est décalque du réel, observation

fidèle des êtres, peinture minutieuse des caractères. Il en résulte une foule de notations précises qui confèrent aux récits de Mariarne Pierson-Piérard un grand accent d'authenticité. Ce souci de vérité se retrouve notamment dans *Le premier été sans Fabierne*, un roman publié en 1975, et dans lequel l'auteur a utilisé les souvenirs de son voyage en Extrême-Orient, déjà consignés, sous une autre forme, dans *La Chine à bâtons rompus*. Ici, comme dans *La rose amère*, le dépaysement influe sur le comportement des personnages, l'éloignement du sol natal les dédouane, les arrache à leurs habitudes, à leur morale conformiste, à leur peur du qu'en dira-t-on. Julien, que la mort de sa femme a laissé désespéré, s'éprend de Claude, une de ses anciennes étudiantes devenue journaliste et que son mari sacrifie trop souvent à son propre appétit de plaisir. Aux confidences de Julien se mêlent celles de Claude qui note ses impressions au jour le jour. Ce procédé de narration contrapuntique nous permet de suivre la naissance et le développement de cet amour difficile, que les attermoissements de Calude, restée fort attachée à son mari, empêcheront d'aboutir.

Outre *La Chine à bâtons rompus* (1957), Marianne Pierson-Piérard est également l'auteur d'essais, plus spécialement consacrés à des femmes écrivains : *Neel Doff par elle-même* (1964), *Maud Frère* (1966), *La vie passionnée de Katherine Mansfield* (1970). On lui doit aussi la publication de *Trois cent trente-deux lettres à L.ouis Piérard* précédées de *Mémoires intérieurs* (1979). Enfin, elle a traduit en français des poèmes de Langston Hughes (1930) et le *Congo* de John Latouche et André Cauvin (1949).

Robert Frickx.